

**SOCIÉTÉ**  
**DES SCIENCES,**

*Belles - Lettres et Arts*

**DU DÉPARTEMENT DU VAR,**  
**SÉANT A TOULON.**

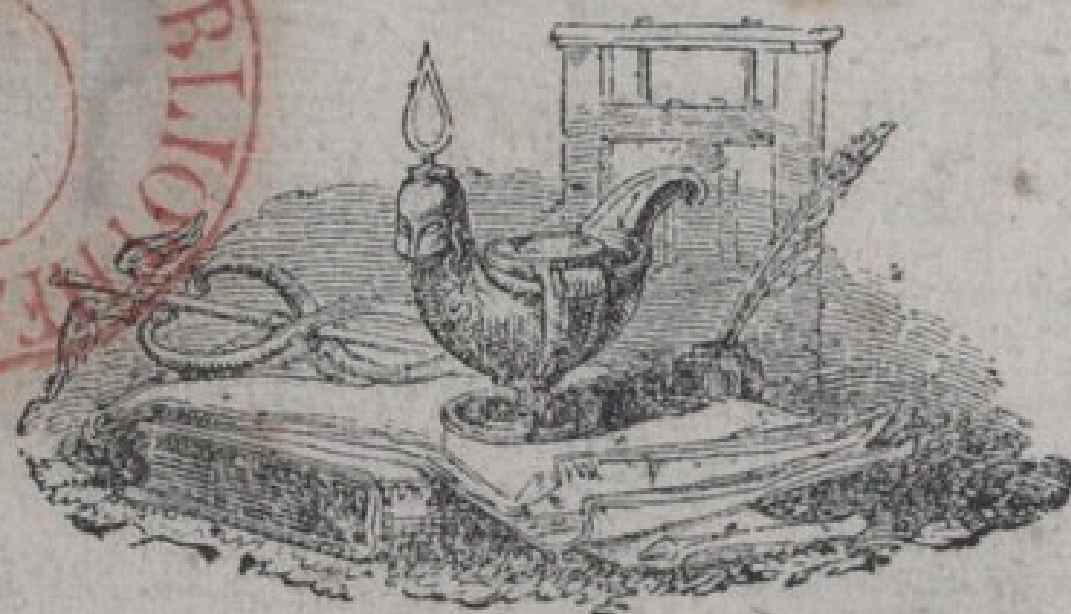
---

**COMPTE-RENDU**  
**DES TRAVAUX DE CETTE SOCIÉTÉ,**  
**PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831,**

Lu à la Séance publique tenue dans la Salle de l'Hôtel-de-Ville,  
de Toulon, le Dimanche 27 mai 1832,

par *Honoré Garnier,*

Membre de plusieurs Sociétés Savantes et Littéraires.

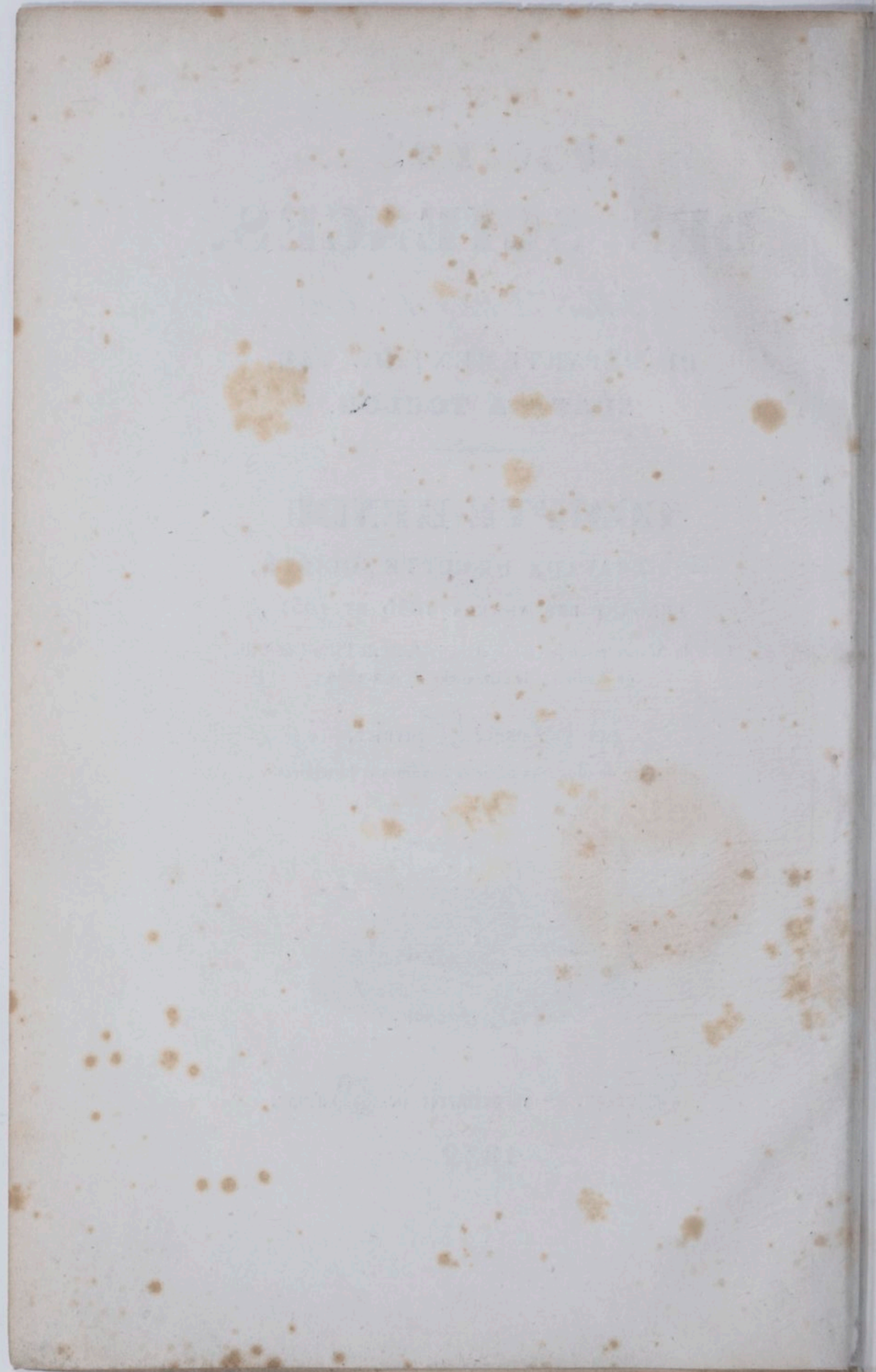


Toulon. -- imprimerie de Baume.

1832.

Z 2284.  
+k.z.b.a.







# SOCIÉTÉ DES SCIENCES,

## BELLES-LETTRES ET ARTS

DU DÉPARTEMENT DU VAR, SÉANT A TOULON.

---

### COMPTE-RENDU

DES TRAVAUX DE CETTE SOCIÉTÉ, PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831, LU A LA SÉANCE PUBLIQUE TENUE DANS LA SALLE DE L'HÔTEL-DE-VILLE DE TOULON, LE 27 MAI 1832;

PAR HONORÉ GARNIER, secrétaire.

---

MESSIEURS,

LA funeste catastrophe, qui a privé votre ville natale et votre compagnie du jeune savant dont le précocce trépas a laissé dans vos cœurs d'unanimes regrets, a fait tomber sur moi vos bienveillans suffrages; et votre confiance, en m'honorant des fonctions de secrétaire, m'a chargé de vous présenter le compte-rendu de vos travaux, depuis votre dernière séance publique. Si, d'un côté, je consulte mes forces, un juste sentiment d'appréhension me fait reculer devant la difficulté de cette tâche; mais si, d'un autre côté, je viens à réfléchir à l'inaltérable indulgence dont vous m'avez donné de fréquentes preuves, votre bienveillance m'encourage et me rassure. Non, en vérité, mon dévouement ne répudiera pas la modeste gloire de raconter leurs œuvres scientifiques à des amis affectueux, plutôt qu'à des juges sévères.



Avant d'entreprendre l'exposé de vos travaux, permettez-moi, Messieurs, de déplorer la fatale incurie ou l'étrange timitidé de vos concitoyens, qui hésitent à rallier vos drapeaux si pacifiques et si glorieux, à creuser avec vous dans le fertile champ de la science, pour l'exploiter au profit de leur département. Ce doux pays de Provence, illuminé par un si beau soleil, si souvent embaumé, rafraîchi par les parfums de toutes les fleurs et de tous les Zéphires, ce pays ne semble-t-il pas prédestiné, façonné tout exprès par la main de la Providence, pour préparer à ses habitants de nombreux triomphes dans les domaines des sciences et des belles-lettres? Quoi? la sérénité de son ciel, la pureté de son inspirante atmosphère, ces puissans véhicules du génie, si propres à féconder l'imagination, à inonder le cœur d'une exubérance de sensibilité, ne réveilleront-ils jamais qu'un petit nombre de fervens adorateurs du feu sacré?..

Aussi, un célèbre statisticien, en traçant une carte intellectuelle des départemens, a-t-il amassé sur le nôtre les teintes les plus obscures. Malheureusement, son opinion défavorable est partagée par d'autres observateurs, auxquels la plupart des provençaux ont semblé les *Lazzaroni* de la France, se bornant à contempler avec une extase apathique l'abondance luxuriante des trésors de leur sol, sans s'occuper à l'enrichir du fruit de leurs utiles investigations.

Je me hâte de déclarer, Messieurs, que ce serait un jugement partial et téméraire que de faire



porter à nos concitoyens tout le poids d'un blâme qui revient moins aux hommes qu'aux institutions de notre époque.

Oui, cette énervante mollesse, cette longue somnolence de l'esprit, auront un terme, aussitôt qu'une meilleure direction aura été imprimée à l'enseignement public, aussitôt qu'une protection plus spéciale sera départie aux adeptes de la science, aussitôt que les encouragemens et les privilèges, trop long-temps prodigués aux hommes de finance, auront été légitimement transportés aux capacités scientifiques et littéraires.

Puisque je m'adresse aux membres d'une société savante, et en même tems, à tout ce que notre cité renferme de personnes éclairées et consciencieuses; il me serait doux de leur démontrer que les hommes habitués aux fortes études ne se laissent jamais enlacer par de mesquines combinaisons d'amour-propre, qu'invariablement ils sont dirigés par le louable désir de travailler sans relâche au perfectionnement des sciences, et de faire servir les délicieuses séductions des beaux-arts à l'éducation morale et industrielle de l'espèce humaine: Mais, je l'avoue à regret, cette large et noble destination n'a pas été comprise encore, même dans les contrées de l'Europe les plus avancées dans les conquêtes de la civilisation.

Tout en partageant l'opinion générale, que les sciences ont fait d'immenses progrès, depuis un demi-siècle, je n'hésite pas à avancer, parce que c'est l'expression de ma conviction profonde,



qu'elles n'ont pas monté au degré de perfectibilité qu'elles doivent atteindre.

Et d'abord, les savans travaillent trop isolément, séparés les uns des autres par les cloisons de leur cabinet, comme par des murs d'airain. Ils dédaignent de se rapprocher et de s'associer, afin de combiner leurs efforts, afin de perfectionner les découvertes relatives à la science qui les occupe; en utilisant les découvertes déjà faites dans les sciences voisines, qui se lient à leurs connaissances spéciales par quelque affinité, quelque point de contact. Soigneux de *prendre date*, ils se hâtent d'improviser des systèmes quelquefois spécieux, mais ordinairement incomplets; de peur qu'un concurrent plus expéditif ne vienne leur dérober le fruit de leurs élucubrations. Aussi, en quelques mois, achèvent-ils l'enfantement d'un ouvrage *ex professo*, qui nécessiterait de longues années de recherches et de méditations. C'est ainsi qu'ils traitent les sublimes produits de l'intelligence, comme des affaires mercantiles, comme des opérations de bourse et d'agiotage. Ainsi, ils dépouillent leurs créations à peines ébauchées du cachet du génie, qu'un philosophe a défini avec une admirable justesse, en disant que ce n'était autre chose que la *patience*, dans les inventions qui se rattachent aux sciences et aux arts.

Il résulte de nos remarques que les Savans, en s'abstenant de communications réciproques, en négligeant de rallier à un plan synthétique toutes leurs observations, s'exposent à manquer



d'unité dans l'ensemble de leurs travaux ; qu'ils tendront à anarchiser la science, s'ils continuent de s'élancer seuls dans la carrière, pour y surprendre quelques rares succès, au lieu de consolider des progrès utiles.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'état actuel de l'organisation de la science, nous arriverons à un examen très-sommaire de la situation des beaux-arts et de la littérature.

Vainement chercherions-nous à puiser quelques consolations dans l'étude des diverses productions inspirées aux artistes par le spectacle de la société du 19<sup>e</sup> siècle. Ils sont fatigués, découragés par une lutte incessante de principes et de sentimens contraires. On dirait que le génie du mal obsède leur esprit, que le démon du désespoir alimente dans leur âme une intarissable source de regrets et de douleurs. Tantôt, ils exhalent la plainte, et c'est pitié d'entendre l'éternel concert de leurs doléances ; tantôt, s'armant du fouet poignant du pamphlétaire, ils s'opiniâtrent à harceler les abus hideux qui, de tout côté, surgissent, semblent un instant disparaître, pour renaître et grandir, plus épouvantables. Ceux-ci, dont le caractère est imprégné de dispositions haineuses, déposent, en des écrits virulens, le venin qui semble corroder les fibres de leur cœur irascible : Ceux-là, plus tendres, plus expansifs, modulent, en des hymnes toutes palpitantes d'une pathétique sensibilité, de lamentables plaintes inspirées par les désordres physiques et moraux de la Société. En résumé,



les beaux-arts se manifestent, de nos jours, sous deux principaux aspects: par la *Satire* et par l'*Elégie*.

Pour se convaincre de ces deux caractères généraux des œuvres poétiques de notre âge, il suffit, Messieurs, de lire, au hasard, quelques pages des célébrités contemporaines les plus renommées en France, en Angleterre, en Allemagne. Consultez Châteaubriand, Lamartine, Byron, Goëthe: ces chefs de l'école moderne, connue sous le nom de romantique, expriment et répètent avec amertume les anxiétés du doute. Dans le plan de leurs œuvres, dans la nature de leurs pensées et de leurs sentimens, et même dans les formes de leur rythme, partout, ils épanchent le mal-aise et l'indéfinissable inquiétude qu'ils éprouvent. Leurs chants, tristes ou ironiques, toujours cadencés sur un mode indécis et vaporeux, plongent les esprits les plus positifs, les âmes les plus aimantes dans le vague d'une rêveuse mélancolie.

S'il est vrai (et cette opinion a été souvent reproduite par d'illustres écrivains:), s'il est vrai que la physionomie de la littérature ne soit que l'expression de la Société, il ne faut plus s'étonner qu'une foule d'hommes de Lettres, esclaves aussi des passions à la mode, ne pensent et n'écrivent que sous l'inspiration des intérêts individuels. Cela doit être ainsi, à une époque où l'on semble déifier l'égoïsme, où l'on ne connaît de culte que celui de l'or, de cet or devenu le mobile de tous les dévouemens, de cet or qu'on veut accumuler à tout prix, et que l'on ramasse, même dans le sang et dans la boue...



Cependant, rendons un juste hommage aux tentatives d'un grand nombre de Publicistes, qui profitent de la liberté de la presse, pour proclamer hautement les vœux, les intérêts et les besoins de la classe pauvre. Ceux-là comprennent leur époque, ceux-là ont conscience des progrès incontestables faits dans nos mœurs sociales, qui souhaitent réaliser ce précepte de l'évangile vraiment saint: *tous les hommes doivent se conduire, à l'égard les uns des autres, comme des frères.*

Oui, Messieurs, il est proche le jour, où tous les hommes de génie et de talent consulteront leur conscience, comme la muse la plus inspiratrice. Les Poètes, ce me semble, ont trop souvent oublié la belle définition des anciens qui les appelaient *Vates* (*Devins, Voyans*) ; parce qu'ils sont doués du merveilleux instinct de concevoir de salutaires prévisions, d'infailibles pressentimens. Hommes d'inspiration, ils doivent renoncer à se traîner à la remorque d'absurdes préjugés, de doctrines décrépites. Leur mission consiste à deviner, à proclamer l'aurore d'un meilleur avenir, pour la saluer de leurs chants prophétiques, pour la faire comprendre et aimer de tous les hommes à sentimens généreux. Le lyrisme de leurs conceptions doit tâcher à organiser l'ordre et la pacification, en propageant au loin les sympathies de l'amour infini dont la source est dans leur cœur.

Depuis quelques années, certains auteurs dramatiques arrangent leur plan, dessinent leurs caractères, font agir et parler leurs personnages, d'après les



goûts fantasques d'un public avide de fortes et délirantes émotions. Ingénieux à assombrir les couleurs de leurs drames, satisfaits d'arracher des succès de vogue aux suffrages d'un parterre enthousiaste, ils se décorent de palmes éphémères que l'épreuve de quelques jours peut aisément flétrir.

Le temps est passé, sans retour, où les rois brevetaient un historiographe et un poëte, qu'ils chargeaient d'amuser leur superbe fainéantise, et qu'ils rabaissaient au niveau du bouffon du palais. Cette impudeur n'est plus possible, grâce aux progrès des mœurs et de la raison publiques ! peu soucieux du sourire des princes, les savans et les gens de lettres, vraiment dignes de ce titre, ont cessé de mendier un dédaigneux protectorat. Échappés aux chaînes dorées de la cour, pourquoi tarderaient-ils plus long-tems de se soustraire aux capricieuses volontés des salons de la haute bourgeoisie, et de résister à la turbulente autorité des coteries populaires ?

Je regrette, Messieurs, que les limites ordinaires d'un compte-rendu m'empêchent de développer davantage ces considérations. Je sens moi-même leur inopportunité en ce moment où toute mon attention doit être occupée par l'analyse des travaux de mes collègues.

Je diviserai cette analyse en deux parties : *Sciences* et *Belles-Lettres* ; j'éviterai, autant que possible, l'ennuyeux emploi des définitions abstraites et des termes de technologie. Heureux de parler devant un auditoire où sont réunis tant d'hommes



d'un goût épuré, je devrai toujours me souvenir que leur pensée aime mieux embrasser l'ensemble des choses que de considérer les détails avec une minutieuse argutie ! Je n'oublierai pas, non plus, que ce serait une impardonnable perfidie d'engager dans le fatiguant sentier des abstractions, les dames présentes à cette solennité ; elles que la courtoisie française a sans doute accoutumées à savourer le parfum des fleurs et l'encens des madrigaux,

---

## PREMIÈRE PARTIE.

### SCIENCES.

---

#### § 1<sup>er</sup> AGRICULTURE.

Monsieur Henri LAURE, l'un de vos Membres associés, vous a fait hommage de plusieurs exemplaires de son mémoire sur les *charrues de Provence*, ouvrage couronné, dans votre dernière séance publique. Vous y avez remarqué un historique extrêmement lucide de l'origine et des progrès de cet instrument aratoire, des observations judicieuses qui indiquent l'expérience d'un agronome distingué.

Il nous a paru convenable de mentionner ce traité, en première ligne ; d'abord, parcequ'il vous est parvenu dès l'ouverture de l'année académique ; ensuite, à cause de la préférence que mérite, à notre avis, sur toutes les autres connaissances humaines, l'agriculture, cet art nourricier des



hommes, en honneur chez tous les peuples, et que, même à Peking, l'empereur de la Chine ne dédaigne pas de pratiquer, en ouvrant un sillon, de ses propres mains, au renouvellement de chaque année.

Vous avez adressé à la Société royale et centrale d'agriculture de Paris, un rapport détaillé *sur la culture, le broiement et le rouissage du chanvre et du lin*. Vos réponses ont résolu, d'une manière nette et cathégorique, toutes les questions que vous avait proposées cette Société savante.

Vous avez pris en considération des remarques adressées par l'un de vos correspondans *sur les moyens de détruire la Courtilière ou Taupe-Grillon*. L'auteur retrace les nombreux ravages occasionnés dans les jardins par cet insecte meurtrier. Il indique comment on peut facilement détruire ses œufs, qu'il féconde au nombre de cinq à six cents, en infiltrant quelques gouttes d'huile dans les nids souterrains qu'il habite.

Votre collègue, M. ROBERT, au jugement duquel vous avez soumis cet écrit, a expérimenté un moyen aussi sûr, et, en même tems, moins pénible et moins dispendieux que celui de l'huile, conseillé déjà dans tous les ouvrages d'horticulture. Ce moyen consiste à placer, à l'époque du printemps, de distance en distance, dans les endroits où l'on a reconnu les traces de ces animaux, des plaques de gazon de 6 à 8 pouces carrés sur un pouce d'épaisseur. Si l'on a le soin d'arroser ces plaques, chaque soir, et de les soulever, chaque matin, on trouve dessous des myriades de courtilières attirées par la fraîcheur du gazon,



Cet habile et laborieux botaniste a répandu le plus vif intérêt sur l'une de vos dernières séances, en vous exposant les procédés qu'il a mis en usage avec beaucoup de succès, pour la culture de la *patate*, et desquels il conste qu'il serait aisé de multiplier sur notre sol ce précieux tubercule.

## § 2. MÉDECINE ET PHYSIQUE.

De la science qui enseigne à féconder, à améliorer les produits qui alimentent l'espèce humaine, nous passerons à celle qui lui fournit des moyens de conservation : à la médecine.

La médecine, à la fin du 18<sup>me</sup> siècle, était encore plongée dans les ténèbres du scepticisme, amassées sur elle par un cataclysme de principes contradictoires. Les uns préconisaient la médecine agissante, les autres s'efforçaient de faire prévaloir la méthode expectante.

L'opiniâtreté de cette longue polémique, bien moins funeste aux médecins qu'à leurs malades, dût s'adoucir et bientôt disparaître devant les découvertes récentes dont s'honorent l'anatomie et la chimie.

M. FERRAT vous a communiqué l'introduction, la première et la deuxième partie de sa traduction d'un ouvrage Italien intitulé : *Analyse des vertus des médicamens*.

L'auteur commence par exposer l'histoire détaillée de la matière médicale. Après avoir offert le tribut de ses hommages à la doctrine d'Hypocrate, il déplore le funeste aveuglement des



médecins du règne de Tibère , époque affligeante de la profusion des remèdes introduits dans l'art salutaire de guérir, « Un tel abus, ajoute-t-il, fut le » principal motif du mépris que professait pour les » médecins et pour leur science l'empereur Tibère, » qui avait l'habitude de dire que tout homme, à sa » trentième année, devait être son propre médecin. »

L'auteur Italien discute ensuite les dogmes de l'école des Arabistes et de celle de Salerne. Il s'applaudit de la résurrection de la doctrine hyppocratique qui triompha , au 17<sup>me</sup> siècle , sur celle de Galien. Dans tout le cours de son ouvrage , il annonce une invariable prédilection pour la médecine expectante. Il s'attache principalement à prouver que la médecine a jeté d'autant plus d'éclat qu'on a restreint davantage la matière médicale ; et qu'au contraire , à mesure que celle-ci a été employée avec prodigalité, la médecine est tombée en décadence.

Dans la seconde partie , il s'occupe *des diverses causes qui peuvent induire à erreur sur la vertu des remèdes*. Il rappelle cette phrase de Celse. « Le » hasard influe beaucoup sur la guérison des ma- » ladies et sur les effets des remèdes, et la mé- » decine ne pourrait rien, sans un peu de bonheur. » Il combat l'opinion de quelques Thérapeutistes qui ont pensé que l'emploi des remèdes pouvait amener à une heureuse terminaison les maladies chroniques , plutôt que les maladies aiguës , par la raison qu'on pouvait , dans le premier cas , les administrer plus long-tems.

Quant à lui, il conclut que la matière médicale



n'aurait jamais acquis beaucoup de réputation, si toutes les maladies étaient de nature chronique, ou mortelle.

M. FERRAT, qui possède l'entente parfaite de la langue Italienne, a vaincu avec bonheur les difficultés de diction ordinairement répandues en foule dans un traité scientifique écrit en idiome étranger. Sa traduction est constamment correcte et pure, et ce double mérite en rendra la lecture agréable, même aux personnes peu familiarisées avec les études de la nosologie.

Puisse notre collègue accomplir notre vœu bien sincère ! Puisse-t-il coopérer aux progrès des travaux de notre société, en mettant à contribution les ressources de son propre mérite que, seul, il semble ignorer ! Ses connaissances incontestables, dans plusieurs branches de l'histoire naturelle, lui rendraient facile l'exécution d'ouvrages que, sans doute, il hésite à entreprendre, retenu par un invincible sentiment de modestie. Cette qualité n'est plus guère appréciée aujourd'hui, quoiqu'elle fasse rejaillir un nouveaulustre sur toutes les autres.

M. LAYET vous a lu son mémoire *sur les maladies nerveuses de l'estomac*. L'auteur a fait précéder ce travail d'un préambule, dans lequel il passe successivement en revue la série des causes d'où découlent habituellement les *gastralgies* et les *entéralgies*. Il n'hésite pas à placer, en tête de ces causes déterminantes, les peines morales continues, qui toujours, ou presque toujours, portent leur action morbide sur l'estomac



et les intestins, et y donnent naissance à ces affections nerveuses qui font l'objet de ce mémoire. La nature propre de ces maladies n'a point été encore dévoilée. M. LAYET ayant eu l'occasion fréquente d'en faire une étude particulière, et ayant dirigé d'une manière spéciale ses méditations sur l'essence présumable des troubles nerveux, est parvenu à asseoir de nouvelles idées sur ce sujet ; et de leur association systématique, il a composé une théorie qui, dans son ingénieux ensemble, paraît très bien expliquer en quoi consistent ces douleurs nerveuses auxquelles tant de gens sont tous les jours exposés.

La Physique est la source où il puise les élémens de cette nouvelle théorie. L'électricité est, d'après lui, l'agent dont l'accumulation dans le tube gastro-intestinal, provoque dans les organes l'explosion des affections nerveuses.

Le cadre de ce rapport m'empêchant de suivre le développement des idées non connues de l'auteur, j'ajouterai seulement que le travail de ce jeune médecin renferme de nombreux faits de gastro-entéralgie, dans lesquels un traitement d'une heureuse combinaison a toujours surmonté ou déprimé un mal qui faisait le tourment des malades ; traitement qui lui présage, à coup sûr, des succès dans cette partie de la pratique médicale.

M. DANY vous a offert une dissertation relative à un genre de monstruosité, connu sous le nom d'*hermaphrodisme*. Il établit, en principe, qu'au-dessus de la classe des poissons une telle anomalie cesse d'exister ; et il en déduit une



foule de conséquences pleines d'intérêt, justifiées et corroborées par le témoignage d'un grand nombre d'auteurs. Dans cet ouvrage, conçu avec une haute portée de raisonnement, sont consignées de judicieuses observations, écrites avec l'élégance et la clarté qui caractérisent le style de ce jeune docteur. Ces observations sont très-susceptibles de piquer la curiosité des hommes de goût, et d'exciter, au plus haut degré, les méditations des adeptes des sciences naturelles.

M. le docteur LAURE, dans son mémoire intitulé: *Des systèmes en Médecine*, a tracé avec beaucoup d'ordre et de netteté l'origine et les perfectionnemens de toutes les doctrines nosologiques, qui ont été professées par les auteurs des différens pays du monde, depuis l'enfance de la science médicale, jusqu'à l'époque actuelle, où elle a pris un si merveilleux accroissement.

Cet ouvrage, travaillé sous l'influence d'une saine érudition, sera infailliblement consulté avec plaisir et avec fruit par tous les hommes de l'art.

M. le docteur FRÉMENGER vous a présenté *une notice de topographie physique et médicale du camp de Navarin et de ses environs*.

Après avoir décrit avec une rare exactitude les différens aspects de ce pays, situé dans l'antique Messène; après avoir parlé du gisement et de la fertilité du sol, de ses eaux abondantes quoique mal-saines, il indique la nature des productions végétales. L'olivier, le figuier et l'oranger y prospèrent; sans beaucoup de peine, on pourrait y recueillir une ample provision de plantes



médicinales , dont il donne la nomenclature.

Chargé en chef du service de santé, il a eu de nombreuses occasions d'observer les symptômes, la marche et la catastrophe de la multitude des maladies qui règnent à Navarin, et qui ont assailli nos soldats. Il a réussi à en arrêter les progrès par un traitement anti-phlogistique. Entre toutes les causes qu'il attribue à ces fréquentes maladies, la plus grave est l'empoisonnement miasmatique qui surgit des marais infects dont tout le camp est entouré.

Cette intéressante notice devrait être consultée par tous les officiers de santé que leur service appelle en Morée.

Nous venons de vous donner une idée succincte des ouvrages qui se rattachent aux sciences médicales. Arrivant à la physique, sans qu'on puisse nous reprocher la brusquerie de la transition, nous nous empressons de faire une mention honorable de quelques considérations sur le rayonnement du Calorique, dont M. JACQUINET vous a entretenus.

Cet ingénieux Physicien-Chimiste s'est proposé, dans son mémoire, de fixer votre attention sur quelques particularités que présente le Calorique, dans la manière dont il est absorbé et dégagé par les corps.

Ce principe incontestable étant posé: que l'air, en se laissant traverser par les rayons solaires, ne s'échauffe point, parce que ces rayons n'abandonnent le calorique qu'autant qu'ils sont absorbés et décomposés par les corps; il en résulte



que le fluide atmosphérique, étant un corps parfaitement diaphane et de peu de densité, ne saurait exercer sur les rayons du soleil aucune action chimique.

Cette vérité est rendue sensible par un phénomène que chacun peut observer, durant un hiver rigoureux, phénomène que l'auteur retrace en ces termes :

« Il arrive souvent, par un tems froid, que les vitres d'un appartement se couvrent de glace à leur intérieur ; et lorsqu'on vient à faire du feu dans cet appartement, la glace fond, sans que l'air qui y est contenu se trouve échauffé, puisque de l'eau placée à l'ombre entre la fenêtre et lâtre s'y congèle. Cette observation prouve que les rayons de chaleur qui s'échappent du foyer, traversent l'air de la chambre sans l'échauffer, et qu'ils ne déposent leur calorique que lorsqu'ils rencontrent un corps plus dense, avec lequel ils peuvent se combiner.

» De même, ce n'est que lorsque les rayons du soleil sont parvenus à la surface du globe, qu'ils peuvent être absorbés et décomposés. »

L'auteur explique, ensuite, les causes de la rosée et de la gélée blanche. A mesure que la terre perd de son calorique par le rayonnement, et qu'elle en soustrait une portion aux couches d'air ambiant ; il arrive une subite condensation de l'eau contenue dans cet air, et qui avait été maintenue par le calorique sous la forme gazeuse. Cette eau condensée se dépose à la surface de la terre. Selon que celle-ci se trouve refroidie



au-dessus de la glace, il se forme de la rosée ; et au-dessous de la glace, il se forme de la gélée blanche.

Après avoir remarqué et prouvé que plus l'air est calme et le ciel serein, plus la terre se refroidit, pendant la nuit ; notre collègue explique comment les végétaux des vallées sont ordinairement plus endommagés par le froid que ceux qui croissent dans les plaines ou sur les collines ; et il développe les moyens de garantir ces derniers contre l'action destructive d'un froid excessif, en interceptant leur communication directe avec l'air atmosphérique.

Il indique, en terminant, les erreurs inévitables auxquelles on s'expose, en consultant les données du thermomètre, pour être assuré de la température de l'air ; par la raison qu'un thermomètre ne fait jamais connaître la température de l'air, mais bien sa propre température, si l'on ne prend les précautions nécessaires pour s'opposer au rayonnement de son calorique dans l'espace.

Dans l'intérêt des personnes qui font de la physique leur étude favorite, nous avons donné le plus d'extension possible au compte-rendu de ce mémoire, dans lequel on rencontre des remarques importantes, des phénomènes qui séduisent souvent par un air de nouveauté, à cause de la manière dont l'auteur les fait envisager.

L'un de nos jeunes collaborateurs, qu'une mort funeste est venue arracher à sa famille dont il fesait la gloire et le bonheur, à la société



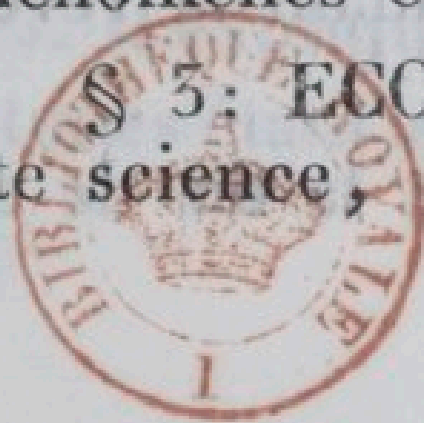
qu'il embellissait, au monde savant qu'un jour il aurait illustré de son génie et des fruits de ses infatigables investigations, M. BIGEON *fils* vous a fourni plusieurs preuves de ses talens faciles et variés. Il vous a lu un ouvrage qui se rapporte à la fois aux sciences physiques et chimiques. C'est une théorie nouvelle de l'électricité, appuyée et démontrée par une longue suite de calculs et d'expériences. Cette théorie, où l'on n'admet qu'un seul fluide électrique, comme dans les systèmes de Francklin et d'OEpinus, a sur ces derniers l'avantage de rendre compte d'un grand nombre de faits qui y restaient inexplicables. Elle est, en même tems, plus simple que l'hypothèse des deux fluides adoptée par Dufay et Coulomb. Quelques mots suffiront pour en donner l'idée :

Un fluide impondérable est répandu dans tous les corps de la nature, solides, liquides ou gazeux, et même dans le vide. Ses molécules, sans action attractive ou répulsive sensible sur celles des corps pondérables, se repoussent entre elles, en raison inverse du carré de la distance. L'égale distribution de ce fluide dans tous les corps constitue leur état naturel; son inégale distribution, leur état électrique.

De ce principe dérive une formule très-simple, qui donne la loi générale des attractions et des répulsions; d'où on peut conclure celles de tous les phénomènes électriques.

### § 3: ECONOMIE POLITIQUE.

Cette science, qui prit naissance avec le com-





mencement de ce siècle, devait trouver dans le jeune savant dont je viens de vous entretenir un adepte très-distingué, habitué qu'il était aux spéculations des mathématiques transcendantes. Enumérer et analyser toutes les dissertations imprimées ou inédites qu'il a composées sur ces graves sujets, me paraît une entreprise trop longue et trop compliquée pour que je m'aventure à l'aborder.

Je me contenterai de vous rappeler les deux ouvrages que M. BIGEON vous communiqua, dans les derniers mois de 1830.

Le premier est intitulé : *Considérations sur la population en général, et sur celle de la France, en particulier.*

Il examine, d'abord, le principe des anciens publicistes, qui désiraient que les gouvernemens encourageassent, par tous les moyens possibles, l'accroissement de la population. Il se range à cette opinion, contrairement à celle de M<sup>r</sup> Malthus, qui soutient que de telles mesures entraînent nécessairement un accroissement de vices, de misère et d'infirmités, résultat inévitable de la tendance du principe de population : dépasser sans cesse la limite des moyens de subsistance.

Il pose ensuite cette question : Le peuple, en France, a-t-il été, à une autre époque, plus riche et plus nombreux ? Il la résout par la négative, étant convaincu que la population s'est accrue en France, même pendant la révolution de 89.

L'auteur vous a démontré, à la fin de ce mé-



moire , l'immense différence des rapports de la vie moyenne qui existent dans certains départemens de la France contigus , et en particulier , dans quelques communes du département du Var, très-rapprochées l'une de l'autre. Ses chiffres sont basés sur des documens authentiques, obtenus au moyen du dépouillement des tables des décès et des naissances, qu'il a lui-même vérifiées dans les localités dont il parle.

« Il y a , dit-il , des communes , comme celles  
« de Solliès-Farlède et Solliès-Ville , où la vie  
« moyenne , sans distinction de sexe , s'élève de  
« 52 à 54 ans ; tandis qu'il en est , dans le même  
« arrondissement de Toulon, telles que Carnoules,  
« Collobrières , Hyères , où elle ne dépasse guère  
« 28 ans ; de sorte qu'un seul arrondissement, qui  
« n'est remarquable ni par l'étendue , ni par la  
« brièveté de la vie , présente des variations aussi  
« considérables dans la durée de la vie moyenne  
« que celles qui ont si fort surpris M. Malthus. »

Dans son second mémoire , M. BIGEON s'occupe de l'influence du luxe sur la population. Il discute, tour-à-tour , les opinions différentes de MM. Jurieu , Deslandes , Montesquieu , Voltaire , de Tracy , Say , et de la plupart de nos économistes , dont il tâche de motiver les contradictions. Il critique les définitions qu'ils donnent , et il essaie de les rectifier en les remplaçant par celle-ci : *Le luxe est l'usage habituel d'objets que leur haut prix met hors de la portée du commun des hommes.* Il explique comment l'excessive inégalité des fortunes étant un mal , le luxe qui en est la con-



séquence nécessaire , a été blâmé comme un mal par les uns , et considéré par les autres comme un bien , à titre de correctif des maux qui résultent de cette inégalité. A son avis , la diminution du luxe paraît presque toujours avec un accroissement de force , de richesse , de bonheur pour une nation. L'extension du luxe se montre conjointement avec l'affaiblissement et l'appauvrissement du peuple qu'il envahit; mais, dans tout cela, le luxe n'est pas plus la cause que l'effet ; toutes ces choses dérivent d'une même cause : la division ou la concentration de la propriété.

M. ROCHE , professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de la marine , sentant son esprit chaudement impressionné par ses méditations sur *l'Esprit des lois* , en a commenté et quelquefois amendé quelques principes. Il a pensé que l'amélioration de notre éducation politique nécessitait la révision d'un assez grand nombre de dogmes trop exclusifs , et aujourd'hui inopportuns , consacrés dans l'ouvrage de Montesquieu. Pénétré de cette vérité , il a recueilli et développé sommairement des maximes sur l'action gouvernementale, et il vous a soumis son opuscule intitulé : *Des vrais principes des diverses espèces de gouvernement*.

Vous avez entendu avec le plus vif intérêt une autre production de M. ROCHE , sous ce titre : *De la charité considérée dans son application*. Honteux et scandalisé de l'étrange aveuglement avec lequel les personnes les plus sensées pratiquent cette vertu toute divine, il indique les



moyens qu'on pourrait avantageusement substituer à celui de l'aumône , afin de porter aide et soulagement à la véritable indigence. Cette courte notice respire , d'un bout à l'autre , un suave parfum de philanthropie. Elle est pensée sous l'inspiration de sentimens qui font à notre collègue le plus grand honneur.

M. Honoré GARNIER vous a offert son mémoire intitulé : *Quelques considérations sur la puissance de l'opinion publique, dans les gouvernemens représentatifs.*

Qu'est-ce que l'opinion publique ?

Un gouvernement représentatif est-il possible , toutes les fois qu'il tend à la mépriser , ou même à la décréditer ?

N'est-ce pas , au contraire , la première condition d'existence d'un tel gouvernement , de recueillir et de respecter les arrêts de l'opinion publique ; de subordonner ses lois et ses actes à la manifestation de cette opinion , et de les mettre en rapport avec elle ?

Telles sont les questions auxquelles votre collègue a essayé de trouver une solution. Il s'est proposé seulement de noter quelques généralités , pour lui servir , plus tard , de jalons et de points de rappel ; dès que la direction de ses travaux le conduira à donner à ce mémoire les développemens qu'il réclame.

#### §. 4. SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET PHILOLOGIQUES.

Vous avez accueilli avec un sentiment de bien-



veillante faveur des extraits d'un ouvrage sur la *philosophie indienne*, dont vous a donné communication M. Alphonse DENIS, homme versé dans la plus grande partie des connaissances humaines, et qui a cultivé avec tant de fruit l'étude des langues asiatiques.

Ces fragmens philosophiques se distinguent par une érudition vaste, et toujours éclairée par le flambeau de l'observation. L'ouvrage entier a dû coûter à son auteur une foule de recherches curieuses, qu'il a mises en ordre et utilisées avec une étonnante facilité. Ce serait, sans doute, une incroyable bonne fortune littéraire qu'il eût pu répandre un vernis d'élégance sur les arides argumens de cette dissertation, si les difficultés abstruses dont sont hérissées les études du philosophe, du philologue et de l'antiquaire, ne s'applanissaient devant la persévérance de notre laborieux collaborateur.

Nous regrettons de ne pas avoir sous les yeux les diverses parties de cet ouvrage, dont nous avons entendu la lecture avec un profond intérêt. Forcé de nous confier à nos souvenirs, nous devons, pour éviter d'infailibles erreurs, renoncer à en présenter ici une analyse détaillée.

C'est avec une sérieuse attention, exigée par le choix du sujet, que vous avez entendu la lecture d'un mémoire de M. ROCHE, *sur la manière d'apprendre et d'enseigner les langues vivantes*.

Ce philologue a reconnu, par expérience, plusieurs moyens d'abrégé et de faciliter l'intelligence complète d'une langue étrangère. Il remarque ju-



dicieusement que les règles ne signifient quelque chose et ne sont bien comprises, qu'autant qu'on peut en saisir de suite l'application dans le discours, et les reconnaître par l'analogie.

Il conseille plusieurs procédés qui concourent tous à faire concevoir, le plus promptement et le plus sûrement possible, l'esprit et le mécanisme d'une langue.

M. ROCHE se plaint de l'usage absurde, quoique immémorial, d'obliger la jeunesse à croupir, de nombreuses années, dans la poussière d'un collège, afin d'y apprendre très-imparfaitement deux langues mortes. Son opinion s'accorde avec celle de plusieurs célèbres philologues, qui ne cessent de réclamer des réformes universitaires. Au moyen âge, époque où le latin était devenu une langue commune à tous les savans de l'Europe, l'unique langue parlée, écrite et comprise par eux; on concevoit que ce fut une indispensable nécessité d'en nourrir l'esprit de tous les jeunes gens destinés à des professions libérales : mais, de nos jours, où une existence d'homme ne saurait suffire à l'intelligence complète des élémens des connaissances positives, qui vont atteindre à leur apogée; pourquoi s'obstinerait-t-on encore à consacrer à peu près le tiers de la vie moyenne à l'inutile fatigue de conserver dans la mémoire et de réciter, mot à mot, sans les comprendre, les épigrammes de Martial ou les satires de Perse? Il faut espérer que ce monstrueux abus sera renversé, comme tant d'autres; car, d'après l'ingénieuse plaisanterie de Voltaire: *La raison finit toujours par avoir raison.*



---

## DEUXIÈME PARTIE.

### BELLES-LETTRES.

---

#### *1<sup>re</sup> Section - PROSE.*

Pour aspirer à des succès éclatans et durables dans le domaine des sciences, accessible seulement à quelques êtres privilégiés par la nature, dont l'esprit supérieur peut s'élever à la considération des plus hauts principes, en observer avec soin toutes les faces, en déduire avec clarté toutes les conséquences nécessaires ; si le savant a besoin d'un puissant génie d'observation et d'une rare sagacité, qualités indispensables, au moyen desquelles il discerne et apprécie les rapports les plus prochains, comme les plus éloignés : le Littérateur peut, à la rigueur, se dispenser de réunir des mérites aussi éminens, pour moissonner d'honorables palmes dans le champ si fécond et si étonnamment varié des Belles-Lettres. L'habitude de la réflexion, quelque richesse d'imagination jointe à une exquise délicatesse de goût ; telles sont les ressources qui lui assignent un rang distingué dans l'art d'écrire, en lui facilitant les moyens de produire des ouvrages embellis d'un prestige de grâce et de nouveauté.

Ces caractères généraux, types de perfection des œuvres littéraires, je les ai reconnus, messieurs, dans la plupart de celles qui ont été offertes à votre estimable compagnie.



Je signalerai, au premier rang, le volume *Des chroniques et traditions provençales*, dont M. Alphonse DENIS a enrichi vos archives. Ce volume se compose de deux poèmes-nouvelles : *L'abbaye de St-Pierre d'Almanare*; *L'Invasion de Charles-Quint*. L'un et l'autre sont écrits avec une verve chaleureuse qui entraîne et persuade à la fois. A de rapides et attachantes narrations succèdent des descriptions brillantes et pittoresques. La souplesse et la variété du style, qui pourtant ne lui font rien perdre en précision et en clarté, satisfont en même tems et les illusions fantastiques de l'imagination et les rigoureuses exigences de l'esprit.

Ces deux poèmes-nouvelles sont précédés d'un discours introductif *Sur les ressources qu'offrent les annales de Provence aux Poètes, aux Peintres et aux Romanciers*. Une foule de mes compatriotes ne soupçonnent pas ( et je confesse que j'étais du nombre, avant la lecture de ce discours) quelle mine inépuisable de sujets poétiques reste à exploiter dans l'intéressante étude des fabliaux et des vieilles chroniques de l'ancien comté de Provence. Honneur et reconnaissance à l'habile chroniqueur qui consacre ses veilles à rendre populaires les précieuses traditions de notre terre natale !

Si nous voulions donner une idée nette de la manière de l'auteur, et faire apprécier tout le charme de son ouvrage, il nous suffirait, pour obtenir ce double résultat, de transcrire ici plusieurs morceaux d'un haut mérite : mais nous



devons nous dispenser de ce soin, à cause de la publicité de ce volume, et de l'estime dont il jouit parmi ses nombreux lecteurs.

Dans leurs discours de réception, quelques uns de vos nouveaux collègues ont heureusement violé le ridicule usage de cadencer en phrases laudatives des complimens révérencieux. Ils ne vous ont fatigués, Messieurs, ni par des protestations d'une modestie trop vaniteuse, ni par de feintes lamentations sur l'insuffisance de leur mérite.

M. LAYET a eu le bon esprit et le bon goût de marcher dans cette carrière tout récemment frayée. Il vous a entretenus, dans son discours de réception, de l'origine et des progrès des sociétés savantes, de la favorable influence que ces sociétés ont dû avoir sur les mœurs et sur la civilisation des peuples modernes, des améliorations immenses qu'elles ont imprimées à toutes les branches des connaissances humaines.

Ce discours est généralement remarquable par ce style élégant et animé qui se reproduit dans chaque ouvrage de notre collègue, et qui révèle le littérateur familiarisé avec tous les secrets de l'art d'écrire.

M. PEYRE-FERRY a senti l'impérieux besoin de l'instruction pour toutes les classes de la société, et dans une composition oratoire, où la flexible élégance des détails ne manque jamais de se mettre en harmonie avec le ton général du sujet, il a développé l'historique des différentes méthodes d'enseignement. Il a réveillé votre admiration



pour les fervens amis de l'humanité qui avaient consacré des années d'étude et de labeur au changement ou à la modification de systèmes d'éducation, intempestifs et surannés. Au nombre de ces bienfaisans novateurs, il n'oublie pas de mentionner J. J.-Rousseau, Bell, Lancaster, Pestalozzi, Fellemborg, Hamilton et Jacotot. Il esquisse un résumé, très-rapide et pourtant très-lumineux, de la méthode de ce dernier.

Dans sa péroration, il paye un juste tribut d'éloges à l'un de vos plus anciens collègues que, l'année dernière, vous élevâtes, par acclamation, à la présidence; à ce brave Colonel de la grande armée, à qui ses hautes vertus ont valu deux fois la première magistrature de cette cité; dignité d'autant plus honorable, qu'il n'en fut redevable qu'à l'estime de ses concitoyens.

M. Alexandre GOURRIER a semé toutes les fleurs du style académique dans son discours sur l'*Émulation*. Il a si habilement caractérisé cette noble rivalité des hommes de génie, il a tracé des prodiges opérés par elle un tableau si vrai, que son panégyrique persuasif, consciencieusement médité, suffirait à faire aimer cette précieuse qualité aux âmes les plus impassibles, aux esprits les plus indifférens.

M. de GÉNÉRÈS-SOURVILLE vous a raconté les progrès des Sciences et des Lettres, dans un discours fort de pensées, et riche de toutes les beautés d'une diction gracieuse sans afféterie, et profonde sans recherche ambitieuse.

Au lieu de symétriser une monotone analyse



de cet éloquent discours, nous préférons en relater textuellement cet intéressant passage :

« La Médecine et la Chirurgie , il y a soixante  
» ans , n'étaient encore que ce qu'elles furent à  
» leur berceau : aujourd'hui, les maladies les plus  
» tenaces cèdent à des remèdes , ou nouveaux ,  
» ou mieux préparés. Les opérations chirurgicales,  
» jugées autrefois impossibles , en raison de la  
« structure du corps humain , sont maintenant  
» rapidement et sûrement exécutées , grâce à des  
» instrumens perfectionnés !

» La Chimie , que l'illustre et infortuné Lavoisier  
» semblait avoir portée à son plus haut période  
» de justesse , est de nos jours tellement changée  
» en mieux , que les élémens même en sont sim-  
» plifiés.

» Vous parlerai-je de la navigation qui grandit  
» sous nos yeux , et qui marche vers des des-  
» tinées magnifiques ? de l'astronomie , cette science  
» qui , de sa nature , semblait devoir être station-  
» naire , et qui a cependant agrandi sa circonférence  
» devant l'œil perçant d'Hersel ? de la physique  
» qui , après nous avoir tout expliqué sur la terre ,  
» nous convie aux plaines de l'air , où , voyageurs  
» favorisés , nous pouvons nous élancer avec la  
» conscience d'une parfaite sécurité ? »

M. CUREL , maître de pension à la Valette , ha-  
bitué à partager sa vie studieuse entre les devoirs  
de l'enseignement public et la culture des Lettres ,  
pour lui si attrayante et si facile , vous a fait hom-  
mage d'un exemplaire de son discours *sur la*  
*méthode de Jacotot*. Votre collègue y démontre



d'une manière péremptoire tous les avantages de la méthode naturelle, qu'il pratique avec succès dans son établissement ; sans admettre néanmoins quelques principes beaucoup trop exclusifs du fondateur.

M. Honoré GARNIER, en soumettant à votre sanction son rapport sur un volume de poésies de M. DEMESMAY, votre correspondant, vous a lu une dissertation *sur l'école classique et l'école romantique*. Après avoir défini le classicisme et le romantisme, et avoir caractérisé la physionomie distincte de ces deux genres, il a discuté quelques fuites prétentions de prééminence d'une école sur l'autre ; il a montré l'inanité de cette question oiseuse naguère débattue, avec une sorte de fanatisme, dans les académies, dans les journaux, et même dans les boudoirs ; il a résumé ses réflexions, en inclinant à l'avis du poète qui a dit, avec un rare bon sens :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

M. le Docteur CHRESTIEN vous a offert un exemplaire de sa première lettre *Sur l'état actuel de la Grèce*. Dans cet opuscule, il donne des détails topographiques sur Navarin, Androussa, Messène, Phigalée, Londari, Mitra et Lacédémone.

D'accord avec tous les témoins oculaires de ces cités, si fameuses dans l'antiquité, il reproche à MM. Châteaubriand et Pouqueville de les avoir envisagées et décrites, moins avec les regards calmes du voyageur et de l'historien impartial, qu'avec une imagination de poète et de romancier.



Nous devons féliciter notre jeune collègue d'avoir répandu sur un sujet un peu aride une vive fraîcheur de pensées et de coloris ; mais nous aurions désiré qu'il y eût ajouté quelques développemens , complément nécessaire de son œuvre. Son esprit philosophique aurait pu embellir sa relation par l'attrait de quelques observations piquantes sur le caractère , les mœurs et les habitudes des descendans des Aristide et des Léonidas.

M. ROCHE , allarmé par le souvenir des crimes déplorables que l'esprit de système avait conseillés et fait accomplir chez tous les peuples et à toutes les époques , a composé avec une verve brûlante d'indignation sa notice *Sur les hommes à systèmes*.

Il expose et prouve par des motifs très-rationnels , l'aveugle opiniâtreté que bon nombre de savans et d'hommes d'état ont mise à défendre ; les premiers, les mauvais principes de leurs ouvrages ; les seconds , les défectuosités de leurs institutions illégales. Ainsi que Rousseau , il attribue , comme cause première aux erreurs que les gens à systèmes caressent avec complaisance , l'absence ou le peu de développement de l'instinct moral , chez certains individus. Il a disséminé , dans cette notice , d'excellentes remarques dont l'authenticité est attestée par des exemples historiques.

M. ROCHE vous a présenté deux autres dissertations. La première est intitulée : *L'Obscurantisme par excès de lumières*. Dans ce travail , qui se rapporte principalement à l'instruction et aux méthodes d'enseignement , l'auteur attaque avec véhémence tous les genres d'absolutisme. On y



rencontre une suite de pensées fines et vraies , acquises par une scrupuleuse habitude d'observer les hommes et les choses.

Sa dernière dissertation porte pour titre : *De l'utilité de rétablir les mois du calendrier républicain , et des moyens de perfectionner ce calendrier , en faisant disparaître complètement les défauts qui le firent abandonner.*

Ce nouveau système serait combiné , d'après les principes fondamentaux du calendrier républicain ; mais sans avoir égard aux jours complémentaires. L'année renfermerait 6 mois de 31 jours , et 6 de 30 , dans les années bissextiles. Le dernier des mois de l'année aurait un jour de moins , durant les années ordinaires.

M. GOURDON , docteur en médecine et pharmacien major des armées , vous a adressé un exemplaire de son mémoire sur *Un nouveau Sparadrapier* , dont il est l'inventeur.

Il pense qu'en modifiant sa grandeur , en variant les matériaux qui entrent dans sa construction , il pourrait être utilisé dans les arts , et qu'il serait d'un usage avantageux aux fabricans de toiles cirées , de draps imperméables et de papiers peints.

M. JACQUINET a fait une agréable diversion à vos travaux d'un caractère plus grave , en vous communiquant sa traduction de l'avant-propos de l'histoire de *Tom-Jones* ou *l'Enfant trouvé* , composé par Fielding , l'un des plus célèbres romanciers de l'Angleterre. Ce morceau dont personne , en France , n'avait essayé la traduction ,



est intitulé : *Menu de la fête*. Il étincelle de vives saillies et se distingue par une constante originalité de pensées.

Un mérite dont il faut tenir compte au traducteur, c'est de n'avoir pas laissé se ternir, en les translatant dans notre langue, le brillant des comparaisons neuves qui, partout, abondent dans le texte.

2<sup>me</sup> Section. --- POÉSIE.

La poésie est le langage des Dieux, ont dit les peuples du moyen-âge, fidèles à la tradition des Grecs et des Romains; et les hommes de l'Europe moderne ont répété: C'est le langage des Dieux; et, sans doute, les générations des peuples, nos successeurs, rediront et perpétueront ce vieil adage; tant l'habitude est inextirpable d'un mot consacré, lors même qu'il ne consacre qu'un non-sens, un choquant mensonge!

Oui, chez les Anciens, surtout, chez les Grecs, la Poésie devait être ainsi qualifiée; parce que ces peuples chantaient les vers arrangés et scandés pour la mélodie; parce que la mélodie, imposante ou gracieuse, de leurs poèmes en récitatifs, de leurs tragédies-opéra, s'il m'est permis de hasarder cette expression, imprimait à leurs œuvres poétiques quelque ressemblance avec le langage qu'ils attribuaient à leurs Dieux, et qu'ils devaient supposer ravissant d'harmonie.

Si nous envisageons la poésie des Anciens, sous le rapport des idées et des sentimens, en une foule de leurs ouvrages, nous retrouverons des idées de sang, des sentimens de vengeance. Malgré



cette excitation aux passions haineuses, leur définition restait exacte. En effet, personne n'ignore qu'ils dressaient des autels à l'impudique Vénus, qu'ils offraient en holocauste à leurs divinités des victimes humaines, qu'ils arrosaient les sanctuaires du sang des criminels et des prisonniers de guerre; que ces Dieux eux-mêmes descendaient dans les champs de bataille, pour y lutter corps-à-corps avec les mortels; que, plus jaloux de vengeance que d'équité, rarement ils pardonnaient la plus légère offense, et qu'ils se faisaient un jeu ridiculement barbare de la transformation des créatures humaines.

Mais, au 19<sup>me</sup> siècle, le Dieu que se figurent tous les peuples policés, n'est plus armé de foudres, n'ébranle plus la terre et les cieux d'un froncement de sourcil, comme le *Zeus* des Grecs, et le *Jupiter* des Romains; ce n'est plus le Dieu vengeur du Judaïsme: Mais, au 19<sup>me</sup> siècle, sous l'influence des lumières de l'instruction et des progrès de la civilisation, s'est adoucie la rudesse des mœurs de l'antiquité, qui avait sanctionné le droit d'esclavage, et se sont améliorées les institutions du moyen-âge, si favorables à la guerre. Dans notre siècle, époque choisie, où s'élargira de plus en plus la sphère des sympathies politiques et religieuses, s'obstiner encore à prêcher la haine, à préconiser la vengeance, comme le plaisir des Dieux, n'est-ce pas là une incroyable anomalie, dont le bon sens public doit faire justice?... Que quelques génies, à tempérament irritable, se complaisent à déployer en leurs dithy-



rambes le dévergondage de leur colère ; qu'ils poursuivent de leurs furibondes clameurs des abus qui touchent à leur terme ; qu'ils retrempent l'énergie de leur verve dans la contemplation de cette coquetterie si impudente des vices et des passions politiques ; heureusement, ce sont là de rares exceptions qui ne sauraient nullement influencer sur le caractère, empreint de tendresse et d'onction, des inspirations poétiques de notre âge. Oui, Messieurs, c'est une consolante remarque à recueillir de la lecture de ces poésies, que leurs auteurs, en très-grande majorité, s'attachent à peindre, à inspirer des pensées de philanthropie, et des sentimens de réconciliation universelle.

Telles sont les couleurs dominantes que M. Auguste DEMESMAY a répandues avec un charme puissant, dans ses opuscules poétiques intitulés : *Les solitudes*. Ce bien-aimé des Muses a formé sa manière et son style à l'école de Lamartine. Dire que, dans quelques unes de ses élégies, il s'est montré le digne élève du premier poète de notre siècle, c'est faire de son talent le plus bel éloge. Si le recueil de M. DEMESMAY était inédit, nous aimerions à vous rendre juges de la convenance de notre opinion ; mais ses opuscules imprimés ressortissent de la juridiction de tous les hommes de talent et de goût ; ce qui nous dispense d'en citer plusieurs passages d'un mérite incontestable.

M. Edmond PRADIER vous a fait l'offrande d'une épître, dans laquelle des traits de sentiment sont



mêlés à des pensées agréables et badines. Le poète fait intervenir, dans un songe, sa Muse qui le gourmande pour avoir abandonné sa patrie, et avoir dit adieu à son gothique donjon, assis sur l'un des côteaux de la vieille Armorique. Elle lui fait une séduisante description des riches campagnes qui parent cette contrée. Elle l'engage à visiter, à son retour au pays natal, le cloître du célèbre Abeilard et la modeste retraite de Lesage. Mais voilà que, moins boudeuse, dans le songe du lendemain, sa Muse consent à son séjour en Provence. Elle l'y décide par ces vers qui terminent ce petit poème :

- « Reprends ton luth, enfant de l'Armorique ,
- » Mets en oubli tes chants et ton donjon gothique ;
- « Car ces côteaux ont des droits à tes vers.
- « Tu chanteras cette rive fleurie ;
- « Un barde n'a pas de patrie ,
- « Et son pays est l'univers. »

Vous avez applaudi à la noblesse des pensées exprimées dans une autre production de M. PRA-DIER, étincelante de coloris poétique. C'est une messénienne intitulée : *L'aigle*, et dédiée à M. Casimir Delavigne. Nous en extrayons la dernière tirade qui respire un profond sentiment de pathétique.

- « O vieux guerriers, trahis par la victoire ,
- « Soldats de Marengo, qu'êtes-vous aujourd'hui ?
- « On a su flétrir votre gloire ;
- « Et délaissés, sans secours, sans appui ,
- « Vous n'avez que votre mémoire
- « Pour vous parler encor de lui !...
- « De lui.... ne versez pas de larmes :



Un jour viendra que la France , en allarmes ,  
 Se couvrira de longs habits de deuil ,  
 Et gémira sur le cercueil  
 Où l'arbitre des rois a déposé ses armes.

Soudain , un cri dans les airs est porté.  
 L'aigle retient son vol ; il hésite... il balance...  
 Puis , d'un élan rapide il s'abat sur la France ,  
 La France avait dit : liberté !

M. Alexandre GOURRIER vous a soumis , comme titre d'admission dans votre compagnie, une élégie : *Le souvenir et une épître à Damis*.

Dans la première de ces productions , il a fait contraster avec beaucoup d'art le tableau de ses félicités passées , alors qu'il était enivré par un sourire , par un regard de sa Silvie , avec le récit des peines de cœur et des noires inquiétudes qui l'obsèdent , depuis le délaissement de celle qu'il a tant aimée !

Dans son épître , il nous offre des avantages de la poésie une description , dans laquelle éclate une telle vivacité de sentimens et d'images , que leur puissante séduction parviendrait aisément à inculquer des goûts poétiques , même dans l'esprit de ceux qui auraient pour la prose une prédilection décidée.

A la versification facile de votre nouveau collaborateur , on reconnaît un écrivain depuis longtemps initié au culte des Muses.

M. L'abbé TERRIN , votre associé à Solliès-Ville , vous a fait parvenir une élégie : *Le noyé* , à laquelle il a imprimé une teinte prononcée de romantisme , et qui ne saurait manquer de plaire aux personnes



accoutumées à la lecture des modernes poésies. Par sa brièveté, cet opusculé échappe à l'analyse. Nous nous abstenons de toute citation intempestive, par la raison que cette élégie vous sera communiquée, dans cette séance.

M. Honoré GARNIER a versé dans vos archives une partie des pièces de poésie contenues dans son porte-feuille littéraire.

Il vous a fait hommage d'un exemplaire de ses deux odes intitulées : *Bataille de Navarin* ; *Invocation à Saint-Simon* ; et de la traduction en vers français de l'ode de Manzoni, *Sur la mort de Napoléon*.

Il vous a lu quatre chants élégiaques intitulés : *Réveries sur des tombeaux* ; *La fiancée* ; *La Bergère* ; *La perfidie d'une amante Italienne* ; *Le Bandit et la Religieuse corses*.

Il vous a aussi présenté une fable : *Le Soleil et la Lune* ; et deux élégies : *Le pressentiment* ; *Le besoin d'aimer*.

Il a lu et remis aux archives, avant sa publication dans le journal de cette ville, une élégie *sur la mort de M. BIGEON*, votre estimable collaborateur.

Jeune homme si aimant et si infortuné, pardonne au zèle imprudent de mon amitié d'avoir imparfaitement célébré les longs travaux de ta rapide existence, toute entière consacrée aux progrès de la science et au bien de l'humanité ! le souvenir de tes vertus et de ton génie suffit à ta renommée : il sera ton immortel panégyriste dans la mémoire de tes compatriotes et dans le cœur de tes amis....



Plusieurs sociétés savantes, un grand nombre de savans et d'hommes de lettres, quelques uns de vos membres correspondans de l'Allemagne, vous ont adressé une foule de brochures et de productions inédites. Je vous prie, Messieurs, de me dispenser de compulser l'intitulation de ces nombreux ouvrages, et d'en transcrire, ici, la nomenclature, à cause de la fatigante longueur de cette opération toute mécanique.

Dans le cours des deux dernières années, vous avez concédé le titre de Membre résidant à MM. AUBAN, LAYET, DANY, ALBERT DE SELLES, PEYRE-FERRY, DE GÉNÉRÈS-SOURVILLE, GOURDON, ARNAUD, MILLE, D'ESTIENNE, GOURRIER et CUREL. La plupart de ces collaborateurs ont pris une part active à vos travaux; et la persistance de leur zèle est une garantie de la prospérité future de votre compagnie.

Je viens de résumer les travaux que vous avez accomplis, durant les deux années qui viennent de s'écouler. Peut-être, Messieurs, trouverez-vous incomplète l'exécution de la tâche que vous m'avez confiée. Après avoir lu et médité vos œuvres scientifiques et littéraires, j'avoue que l'insuffisance des lumières de mon esprit m'a souvent obligé de recourir au sentiment intime de ma conscience. Mais, comme à moi, ne vous semble-t-il pas que la bonne foi est préférable au savoir, dans la rédaction d'un compte-rendu, espèce de compilation bibliographique.

Et maintenant, qu'il nous soit permis de déposer ici un témoignage de gratitude, en faveur



de M. Joseph BERNARD , ancien préfet du Var , qui , le premier , a favorisé efficacement notre compagnie. A la recommandation de notre respectable collègue , M. GIRARD , alors maire de Toulon , il s'est empressé d'autoriser nos réunions dans un local de la bibliothèque communale. Les Membres de votre bureau ont accueilli avidement les salutaires conseils de ce fonctionnaire aux pensées philanthropiques. Il vous a exhorté avec affection à concentrer toute votre sollicitude vers l'amélioration de l'instruction du peuple. Vous avez compris ce vœu , Messieurs ; car , dès long-tems , vous savez que plus les classes populaires sont éclairées ; plus elles ont la conscience de leurs droits , et plus , aussi , elles s'appliquent à aimer et à pratiquer leurs devoirs.

Le conseil général du Var , auprès duquel la voix puissante de M. DENIS , votre président , a plaidé votre cause avec une chaleureuse conviction , a reçu avec plaisir et reconnaissance plusieurs de vos mémoires sur diverses questions de science et d'intérêt local. Il a consenti à voter , en votre faveur , des fonds spéciaux destinés à la publication de bulletins périodiques.

Enfin , votre honorable président , embrasé de l'amour de la science , stimulé par le désir de faire fructifier , au profit de notre localité , la variété de vos connaissances , vous a proposé d'entreprendre l'*Histoire générale de la Provence* et la *statistique du département du Var*. Vous ne manquerez , Messieurs , ni de zèle ni de talens spéciaux , pour conduire à une heureuse fin ces



magnifiques édifices ; vous serez jaloux d'ajouter ces deux splendides fleurons à votre couronne académique.

Pour mériter l'approbation de vos concitoyens, pour donner à leur attente une entière satisfaction, vous saurez combiner harmonieusement vos recherches et vos connaissances acquises. Par l'enchaînement harmonique de leurs précieuses explorations, les Membres d'une académie voisine sont parvenus à l'achèvement de l'œuvre de génie, dont les premiers fondemens avaient été posés par M. le préfet de Villeneuve. C'est par ce moyen qu'ils ont publié la statistique du département des Bouches-du-Rhône ; et que cet ouvrage a obtenu sur tous les autres du même genre une éclatante supériorité.

En effet, Messieurs, l'expérience a prouvé que, dans toutes les grandes entreprises collectives, et, en particulier, dans celles qui ont rapport aux sciences et aux lettres, un plan conçu d'après des combinaisons unitaires, contribue à réaliser une perfectibilité toujours croissante. Envain a-t-on proclamé que la république des lettres ne tolère aucune primauté. Ce principe, d'une rigoureuse exactitude, en ce sens, que la considération ne doit y être accordée que d'après la mesure de la capacité ; ce principe n'a plus qu'une valeur négative, dès qu'il s'agit de fondre et de coordonner, dans une œuvre élaborée en commun, toutes les pensées, toutes les découvertes individuelles. Dans ce cas, c'est à la capacité supérieure à communiquer le mouvement de sa puissante impulsion



aux capacités inférieures , afin de ramener les travaux de chacun au plan le plus favorable aux besoins actuels de l'humanité.

Vers ce but véritablement glorieux , parce qu'il est véritablement utile , un directeur éclairé par le double flambeau de la science et de la philanthropie ne cesse de guider ses collaborateurs ; et ceux-ci , à leur tour , se complaisent à obéir à ses bienveillantes décisions qui , toutes , sont inspirées par un esprit d'amour et d'intelligence.

Ah ! Messieurs , durant leur aventureuse traversée en ce monde , si les hommes ne s'entraidaient de leurs bons conseils , ne s'échauffaient de leurs mutuelles sympathies ; s'ils persistaient à réaliser cette maxime : *Chacun pour soi , Dieu pour tous* , maxime immorale qui ne saurait convenir qu'à des esprits étroits , à des cœurs égoïstes , les hommes vivraient dans une continuelle désaffection ; en semant , partout , des germes de défiance , ils ne recueilleraient que dégoûts et inimitiés ; alors , mais trop tard , ils seraient effrayés par la désolante conviction , que *chacun est pour soi , et que Dieu n'est pour personne !....*

---



DATES  
de  
l'admission

## MEMBRES RÉSIDANS.

- 1800 LECLAIRC, chir. en chef des armées navales en retr.  
1811 EMÉRIAU ( comte ), vice-amiral, pair de France.  
FERRAT, pharmacien, membre honoraire de la société grand-ducale de minéralogie d'Iéna et autres.  
ROBERT, directeur du jardin botanique de Toulon.  
1812 LEGRAND, d. m. chirurg. de 1<sup>re</sup> classe de la marine.  
1816 BARTHELEMY, prof. de mathém. à l'école de la marine.  
LEFÉBURE de CERISY, ingénieur de la marine.  
DUMONT-DURVILLE, capitaine de vaisseau.  
TRASTOUR, chir. principal à l'hôp. milit. de Toulon.  
DUBARET, professeur de belles-lettres.  
1820 GIRARD, colonel d'état-major en retraite.  
1823 H. GARNIER, membre de plusieurs sociétés savantes.  
1824 BURGEVIN, commissaire de la marine en retraite.  
PRÉVOT, sous-commissaire de la marine.  
LAURE, docteur en médecine.  
CRASSOUS, fils, négociant.  
BAUDIN, lieutenant de vaisseau.  
1826 JACQUINET, doct. méd., pharmacien-chimiste.  
DENIS, Alphonse, maire à Hyères, membre de plusieurs sociétés savantes.  
BARRAL, lieutenant de vaisseau.  
MAZAUDIER, ingénieur de la marine,  
1829 PRADIER Edmond, lieutenant de frégate.  
1830 LAYET, docteur en médecine.  
DANY, d. m., chir. aide-maj. à l'hôp. mil. de Toulon.  
AUBAN, d. m., second chirurgien en chef de la marine.  
1831 ALBERT de SELLES, propriétaire.  
PEYRE-FERRY, bibliothécaire de la ville de Toulon.  
GOURDON, d. m., pharm.-major des armées de terre.  
ARNAUD, propriétaire, adjoint à la mairie d'Hyères.  
MILLE, licencié en droit.  
D'ESTIENNE, avocat et notaire.  
De GÉNÈRES-SOURVILLE, comm. de la marine à Toulon.  
GOURRIER Alexandre, négociant.  
CUREL, maître de pension, à la Valette.  
1832 MARTINENQ, d. m. chir. de 1<sup>re</sup> classe de la marine.  
De PUYCOUSIN Edouard, homme de lettres.  
TAXIL, docteur en médecine.

## MEMBRES ASSOCIÉS.

- 1819 AUDIFFRET, avocat à Draguignan.  
1822 LAURE, propriétaire à la Valette.  
De RAMATUELEE, capit. de vaiss. en retr. à St-Tropez.



1824 Terrin (l'abbé), maître de pension à Solliès-Pont.

1825 GAZAN, docteur-médecin à Antibes.

MEMBRES CORRESPONDANS,

(FRANÇAIS.)

1800 RAINOUARD, membre de l'académie française.

VIENNET, *idem*.

BEAUCOLERT, ancien ingénieur de la marine.

1811 DUPIN Charles, membre de l'institut.

SIMÉON (le baron), ancien préfet du Var.

GOSSE, homme de lettres à Paris.

REINAUD, prof. de réth. au collège royal de Marseille.

KERAUDREN, inspect. gén. du service de santé maritime.

LARREY, ancien chirurgien en chef des armées.

MARTREL-PRÉVILLE, ingénieur des ponts et chaussées.

BOIN, médecin en chef des hospices de Bourges.

FALBA, colonel d'artillerie de marine.

PIGEON, employé au ministère de l'intérieur.

TAXIL Saint-Vincent, docteur en médecine à Brest.

GILIBERT de MERLIAC, lieutenant de vaisseau en retraite.

BLAIN, ancien sous-préfet à Toulon.

SEGAUD, docteur en médecine à Marseille.

PAGEOT de MARCHWAL, recev. princip. des contributions.

1812 THOMAS, ancien sous-inspecteur de la marine.

MARC, d. m., membre de plus. soc. savantes à Paris.

BALME, d. m., *idem*, à Lyon.

DUHAMEL, (Baron), ancien sous-préfet à Toulon.

CHARDON, ancien commis princ. de la marine.

CAGNIARD, banquier à Paris.

1814 VIGUIER, négociant à Marseille, correspondant de l'institut pour la classe d'agriculture.

MONTGERY, capitaine de frégate.

LEMER, docteur médecin à Marseille.

1815 MICHELET, capitaine d'infanterie.

ROQUES aide-maj. au corps royal du génie à Montpellier.

1816 ROSSOLIN, d. m., chirurgien de la marine à Marseille.

HENRY, docteur en médecine à Dijon.

BURGUES (comte de Missiessy), vice-amiral, à Paris.

POUYER, conseiller d'état, directeur général du personnel au ministère de la marine.

1818 COSTE, docteur médecin à Dunkerque.

1820 CHARPENTIER, doct. médec. à Périgueux.

1821 TUFFET, méd. en chef de la marine, à Rochefort.



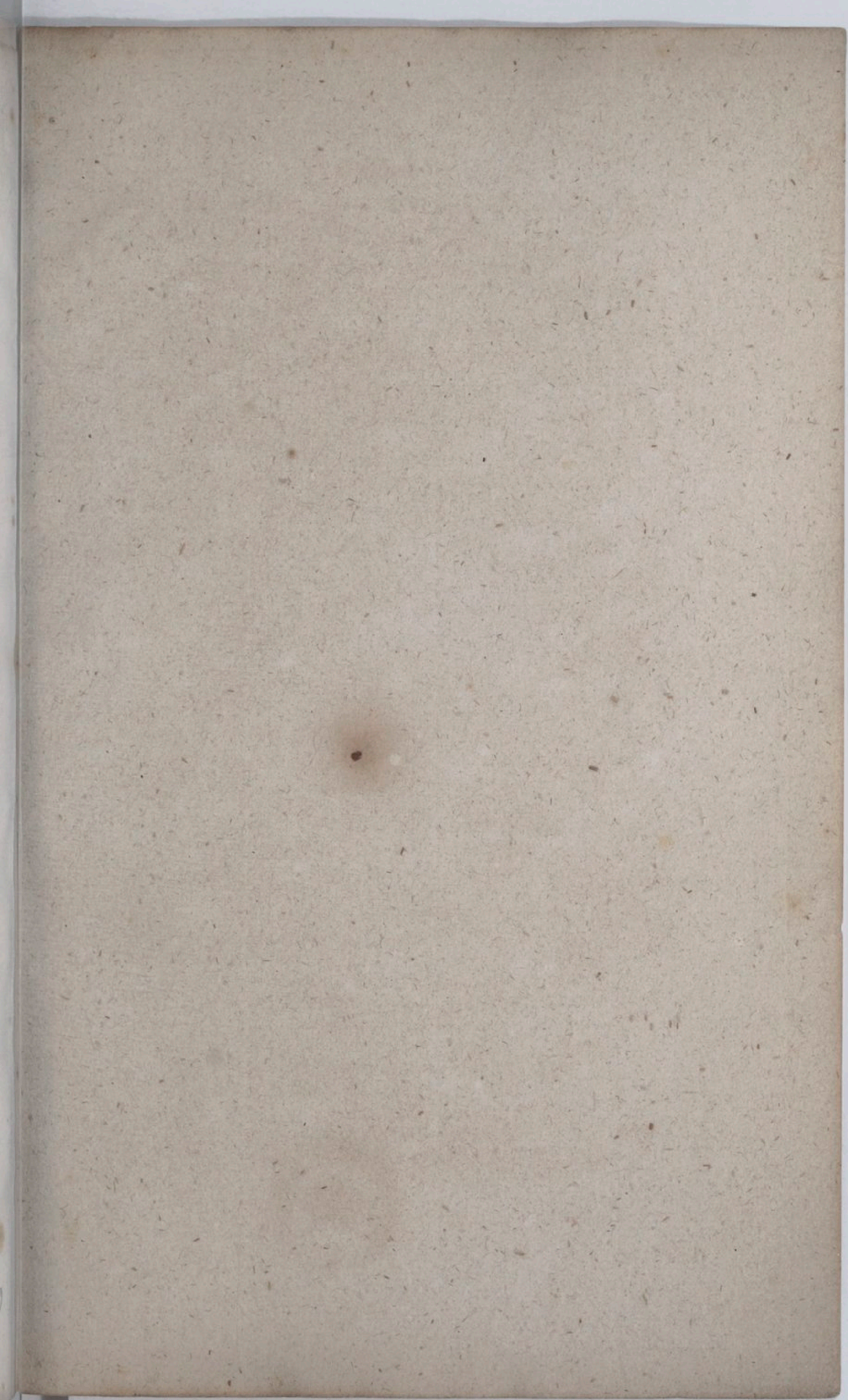
- DUGAS, médecin en chef de l'hôtel-Dieu, à Marseille.
- 1824 ROUX, docteur médecin, *idem*.  
 LARDIER, naturaliste agricole; *idem*.  
 LIEUTAUD, avocat à Aix.  
 VIGNETI, commis de la marine à Brest.  
 LOISELEUR de Longchamps, docteur médecin. à Paris.  
 VALENTIN, docteur en médecine à Nancy.
- 1825 QUOY, naturaliste, médecin de la marine.  
 GAIMARD, *idem*.
- 1826 ALQUIER, chirurgien-major des armées.  
 FERRAT, médecin militaire à St-Jean-Pied-de-Port.
- 1828 AMPÈRE (Marie-André), mem. de l'ac. roy. des scien. etc.  
 AMPÈRE, fils, membre de plusieurs sociétés savantes.  
 DEMESMAY Auguste, homme de lettres.  
 ROCHE, professeur de mathématiques et de physique  
 à l'école de l'artillerie de la marine.  
 DEFEUGRAY, ancien sous-préfet, à Toulon.  
 BEDOR. doc. méd., mem. de plus. soc. sav. à Troye.
- 1830 CHRESTIEN, docteur médecin.  
 De CALIGNY, lieutenant de frégate.
- 1831 JORRY, col. d'état-major, mem. de pl. soc. sav. à Paris.
- 1832 ORTOLAN, docteur en droit, secrétaire en chef de la  
 cour de cassation, à Paris.  
 CORRIOL, pharmacien-chimiste, à Paris.

## CORRESPONDANS ETRANGERS.

- 1811 KIRKHOFF (chev. de), doc. méd., m. de pl. soc. sav.
- 1823 VAN-BRÉE, Mathieu, (chevalier) professeur de l'a-  
 cademie des beaux-arts à Anvers.  
 HERNANDEZ, docteur en médecine à Mahon.
- 1824 AUBAN, ancien médecin près la Porte Ottomane.  
 ROUX, directeur de l'Institut français à Smyrne.  
 LENS, (le conseiller), doyen de la faculté de méde-  
 cine, professeur de minéralogie à Iéna.  
 STASSARD (baron de), mem. de plus. soc. sav. à Iéna.
- 1825 REIFFEMBERG (baron de), profes. de philos. à Louvain.  
 BAUD, docteur, prof. à la faculté de méd. à Louvain.  
 CAMBERLIN-D'AMOUGIES, (chevalier), membre de plu-  
 sieurs sociétés savantes à Gand.  
 LIEUVIN de BAST, secrétaire perpétuel de la société  
 royale de littérature et de beaux arts à Gand.  
 VAN RENTSALAER, docteur, secrétaire du lycée d'his-  
 toire naturelle à New-York.
- 1828 VAN GRIETHUIZEN, m. des acad. de Batavie, Gand, etc.  
 KIRKHOFF Eugène, (chevalier), membre honoraire de  
 la société grand-ducale d'Iéna.



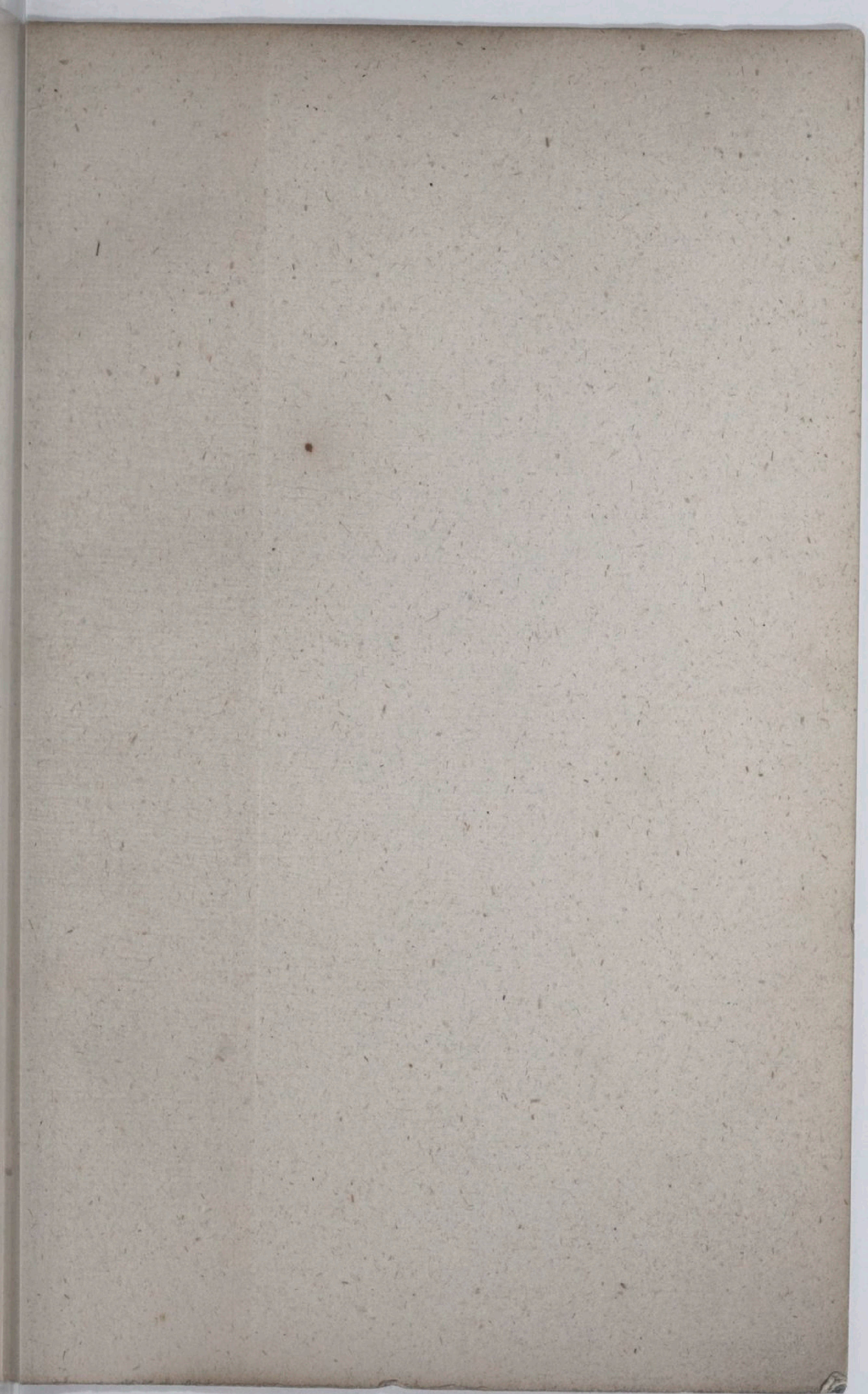














BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 02885159 1